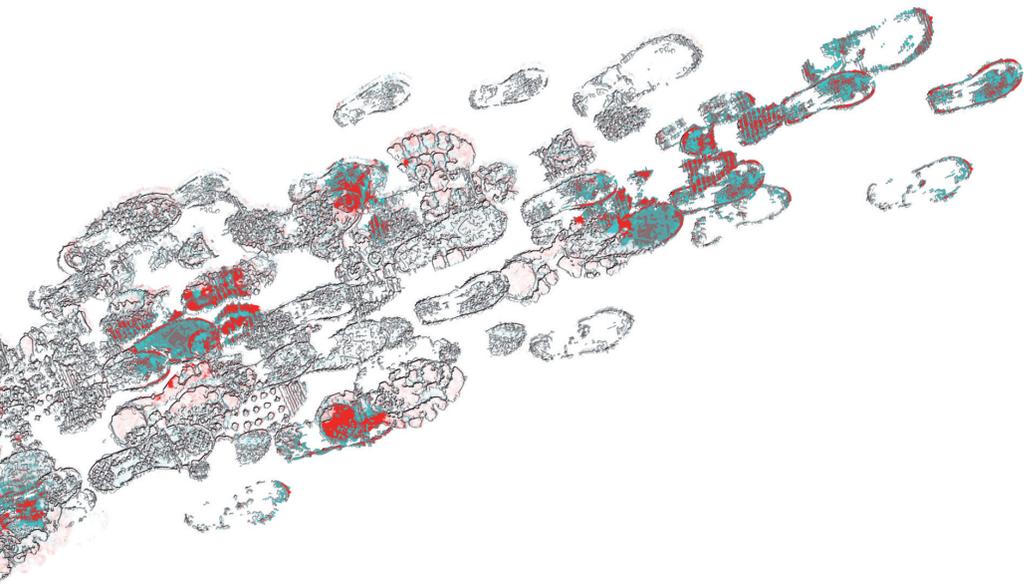


LA SURVIVANCE EN HÉRITAGE

Passages de Janine Altounian au Québec



Sous la direction de
Simon Harel, Nellie Hogikyan et Michel Peterson



COLLECTION
Inter@cultures

COLLECTION FONDÉE PAR LAURIER TURGEON
ET DIRIGÉE PAR LAURIER TURGEON ET PIERRE OUELLET

Cette collection réunit des études interdisciplinaires qui traitent des dynamiques interculturelles et des phénomènes de métissage passés et présents, d'ici et d'ailleurs. Elle accueille une large gamme de thèmes : les frontières culturelles, les médiations culturelles, la communication et la consommation interculturelle, les conflits interculturels et les transferts culturels.

Les travaux sur la mondialisation tendent à expliquer l'expansion des économies et des cultures occidentales depuis un lieu central, l'Europe, vers les autres parties du monde. Cette approche centriste présente généralement les différences culturelles comme un obstacle à l'idéal de l'universalisme qui veut que le monde devienne un seul et même lieu.

Les ouvrages de cette collection présentent le monde comme un lieu de contacts et d'échanges entre des groupes différents plutôt que comme un ensemble cohérent et unifié qui s'étend depuis un pôle central. Au lieu de définir les cultures comme des ensembles homogènes et fermés qui contribuent à construire des catégorisations ethnoculturelles, ils les étudient comme des entités ouvertes, interactives et mobiles dans le temps et dans l'espace. L'accent est mis sur le syncrétisme pour expliquer l'émergence de nouvelles formes culturelles.

LA SURVIVANCE EN HÉRITAGE :
passages de Janine Altounian au Québec

SOUS LA DIRECTION DE

Simon Harel
Nellie Hogikyan
Michel Peterson

**LA SURVIVANCE EN HÉRITAGE :
passages de Janine Altounian au Québec**



**Presses de
l'Université Laval**

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Maquette de couverture : Boris Chukhovich

Mise en pages : Mariette Montambault

ISBN 978-2-7637-1623-7
ISBN-PDF 9782763716244
ISBN-ePUL 9782763716251

© Les Presses de l'Université Laval 2012
Tous droits réservés. Imprimé au Canada
Dépôt légal 4^e trimestre 2012

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.



Table des matières

Avant-propos	XIII
<i>Simon Harel, Nellie Hogikyan et Michel Peterson</i>	

PREMIÈRE PARTIE

INSCRIPTION. ADRESSES, LETTRES ET TRACES

CHAPITRE 1	
Inscrire l'effacement d'une place dans le monde	3
<i>Janine Altounian</i>	
CHAPITRE 2	
Lettre à Vahram Altounian	21
<i>Patrick Cady</i>	
CHAPITRE 3	
Les bienveillants	29
<i>Jacques Mauger</i>	
Une visite	30
Plus tard	31
La tendresse	32
La reconnaissance tardive	34
Mise à l'épreuve	35
Empathie : un malentendu	35
Quelle empathie ?	36
Quel empêchement ?	37
Des mains à l'ouvrage	38

CHAPITRE 4

Là où se réfugient les lignes d'erre 41

Wadad Kochen-Zebib

Le tracé des lignes d'erre	44
Le <i>Tracé</i> et le <i>Parlé</i>	51
Les Contes n'erront pas nulle part	53
Le conte du jardinier	55

DEUXIÈME PARTIE
**MÉMOIRE ET TRANSMISSION
GÉNÉRATIONNELLES**

CHAPITRE 5

Les visages effacés 59

Marie Desrosiers

Des terres natales	59
...Au nord du monde	63
Si les lieux sont des personnes	64
De l'une <i>et</i> de l'autre	67
L'adoption chez l'Arménienne	69
Du manuscrit en héritage	71
Inventer la pureté	74
Reprendre à son compte	78
Revenir sur ses pas	81
Sur les traces de <i>pas</i>	82
Un <i>vrai</i> transfert entre les dents	86
En terre de Psychanalyse	88

CHAPITRE 6

**La mémoire en partage de Janine Altounian
(avec *Mémé d'Arménie* de Farid Boudjellal)** 91

Djemmaa Maazouzi

La lecture de l'autre	92
L'écoute de l'autre	98
Le souvenir de l'autre	103

CHAPITRE 7

L'école du métissage : réverbérations du travail analytique de Janine Altounian 113*Nellie Hogikyan*

Survivance et subjectivation politique	115
Au carrefour des événements traumatiques de l'Histoire	117
Le pont Altounian (pour rejoindre le père)	118
L'arménité en souffrance	122
Mater-analyse ou « ce que » « j'ai enduré » en tant que mère arménienne .	124
L'école Armen-Québec : Mère d'ailleurs, enfant d'ici	124
Pour le meilleur et pour le pire	128
La langue et le devenir collectif : <i>Les enfants de la loi 101</i>	131

TROISIÈME PARTIE TRADUCTION ET TRAUMA

CHAPITRE 8

Traduire Vahram et Janine Altounian vers l'arménien : mise en mots dans la langue des survivants et liaisons de mémoires 137*Garine Papazian-Zohrabian*

L'arménien avant la psychanalyse et avant cette traduction	138
Langue pivot de l'identité	138
Langue de la mémoire collective	139
La traduction du manuscrit de Vahram Altounian vers l'arménien	140
Vahram Altounian et nous	140
Vahram Altounian et le lecteur	141
La traduction du premier ouvrage de Janine Altounian, « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie », vers l'arménien	144

CHAPITRE 9

Transmission et filiation traumatiques 149*David Benhaïm*

Transmission traumatique. Quelques jalons théoriques	151
La transmission traumatique chez Janine Altounian	154
La transmission traumatique comme traduction	157
La langue du tiers	161

Filiation traumatique	163
Qu'est-ce que la filiation ? Détour théorique	163
Nazisme et filiation	167
La filiation traumatique	171

CHAPITRE 10

De la perte à la transcréation. Le noyau pur du langage chez Janine Altounian 177

Michel Peterson

QUATRIÈME PARTIE SURVIVANCES ET LITTÉRATURES

CHAPITRE 11

Sur le fil entre affliger et galvaniser, « gelmaner » 199

Nicolas Goyer

L'angle non mort de l'affliction	200
Aimer : d'un excès de vie qui résiste à l'anéantissement	203
Responsabilité, ambivalence et « morceaux sublimes » du transfert	205
« Gelmaner »	209
Secousses sémantiques imprimées en français	212

CHAPITRE 12

La mort des autres 215

Simon Harel

Une course folle	215
Le leurre de l'empathie	218
La défaillance	221
Une voix étrangère	223
L'infigurable	226
Chasseurs et proies	229
Un baroud d'honneur	231
Une douleur inconvenante	233
En terrain interdit	236
Narrateurs mobiles et sujets contrés	238
Se fermer les yeux	241
Un propos victimaire	243

Un sentier escarpé	246
Se dédouaner de toute responsabilité	249
Aux aguets	251
Le séminaire	255
Récit apocryphes, récits autorisés	258
Derniers retranchements	260
Une douleur vive	262
Lire, c'est l'activité d'une vie	264
Blessures	266
La mise à l'épreuve du témoignage	268
La littérature, un frêle paravent	270
Bibliographie intégrale	275
Présentation des auteurs	291



Avant-propos

*J'attendais. Un grand bruit se fit. Les races mortes
De ces villes en deuil vinrent ouvrir les portes,
Et je les vis marcher ainsi que les vivants,
Et jeter seulement plus de poussière aux vents.
Alors, tours, aqueducs, pyramides, colonnes,
Je vis l'intérieur des vieilles Babylones,
Les Carthages, les Tyr, les Thèbes, les Sions,
D'où sans cesse sortaient des générations.*

Victor Hugo, *Les feuilles d'automne*.

Reconnue en France, l'œuvre de Janine Altounian, traductrice de Freud et essayiste française d'origine arménienne, tardait à trouver au Québec son public, d'où la nécessité de ce collectif qui fait suite à plusieurs événements ayant contribué à la diffusion de ses écrits et de sa parole. Le tout a commencé en 2008, alors que deux d'entre nous, Nellie Hogikyan et Simon Harel, avons organisé, du 3 au 8 mars, à l'Université du Québec à Montréal, une série de conférences prononcées par Janine Altounian au sujet de la langue et la littérature, ainsi qu'une journée d'étude au sujet de la figure paternelle en diaspora et une table ronde autour de la transmission de l'héritage traumatique – des notions centrales de ses travaux. Le parcours se poursuit lorsque David Benhaïm, alors membre du comité scientifique de la Société psychanalytique de Montréal, invita à son tour Madame Altounian à un « entretien libre » autour de son livre *La survivance*¹, le 8 mars 2008 en soirée. En janvier 2011, Janine Altounian fut à nouveau invitée par la Société psychanalytique de Montréal

1. Janine Altounian, *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000 ; 2003.

à prononcer une conférence publique et à participer à deux journées d'étude, toujours autour de l'héritage traumatique et de son élaboration analytique. En troisième lieu, sous la responsabilité de Simon Harel et Nellie Hogikyan, un colloque d'une journée fut organisé autour de l'œuvre de Janine Altounian le 13 mai 2011 à l'Université Bishop's à Sherbrooke, dans le cadre du congrès de l'ACFAS (Association francophone pour le savoir²).

Les propos exprimés lors de cette séquence d'événements, les débats qu'ils ont provoqués nous ont parus d'une telle richesse que nous avons voulu rendre hommage aux écrits de Janine Altounian et donner à entendre les échos qu'ils ont commencé à susciter au Québec, un peu dans la logique des deux études qui lui ont été dédiées de l'autre côté de l'Atlantique, rejoignant ainsi les préoccupations de nos homologues de l'Italie et de la France avec leurs *Ricordare per dimenticare. Il genocidio armeno nel diario di un padre e nella memoria di una figlia* (Donzelli Editore 2007) et *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique* (PUF 2009).

Il nous est chemin faisant apparu que, à la manière d'une passeuse (avec du matériel 'clandestin'), Janine Altounian accompagne patiemment ses lecteurs et lectrices, au-delà des lisières et à travers les chemins de pays intérieurs, vers des ailleurs à la fois semblables et différents. De fait, ses généreux écrits ne possèdent-ils pas cette qualité de créer des liens entre chercheurs des quatre coins du monde, constituant ainsi cette poétique de la Relation qu'appelait de ses vœux Édouard Glissant ? En subvertissant le projet génocidaire qui, lui, vise à exclure radicalement, à délier des individus et des groupes de l'ensemble de la communauté humaine, son œuvre n'aiguise-t-elle pas le travail de culture nécessaire à la survie de la collectivité humaine ? C'est dans ce sens que nous pensons que l'œuvre de Janine Altounian traite de la réintégration du sujet dans l'ordre des vivants en inscrivant les traces d'un univers perdu dans le texte culturel de l'humanité.

Tous les collaborateurs de cet ouvrage sont à leur façon singulière interpellés, depuis leur lieu de parole, par les effets du trauma génocidaire, lequel occupe une place capitale dans l'élaboration de l'expérience héritée et vécue par l'auteure de *La survivance* et de *L'intraduisible*. Ces essais sont des documents d'une importance majeure pour l'étude de l'héritage et de la mémoire traumatiques. Il s'agit, pour Janine Altounian, de construire une parole subjectivante, de traduire les affects de la perte des objets d'un

2. Avant 2001, l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences.

premier monde en un langage communicatif : mettre en mots des éléments endeuillés, rejetés et niés ; faire de l'ordre là où règne la confusion générationnelle et sexuelle ; s'approprier psychiquement une histoire pour ainsi se libérer de son emprise transgénérationnelle. Ce processus de subjectivation ne peut se faire, maintient Janine Altounian, sans le passage obligé par un déplacement culturel, par un métissage qui favorise et instaure un appui qui comble l'absence du tiers protecteur lors du crime contre l'humanité.

Dans son avant-dernier essai, intitulé *L'intraduisible*, Janine Altounian offre des analyses profondes de la démarche du Sujet de l'héritage transgénérationnel, de la réception et de l'inscription des traces du trauma collectif dans la culture et dans le psychisme. Se basant sur de nombreux récits de témoignage du trauma collectif et familial, Altounian souligne, au-delà de l'expérience traumatique chez les survivants (rupture au niveau de la vie intérieure d'une part, et au niveau de la vie sociale d'autre part), les effets du trauma sur la vie psychique de leurs descendants. Il s'agit avant tout de l'impact des « données inintégrables » de l'expérience traumatique sur les héritiers de la survivance et de la tâche qui leur incombe, celle de nommer, de symboliser, et d'inscrire les conséquences traumatiques des meurtres collectifs sur les descendants des survivants³.

Ces données inintégrables chez les survivants et leurs enfants, vécues sous formes de dissociation, d'empêchements et d'hébétements, font allusion à la « présence d'absence⁴ », ce blanc dont parle Fédida à propos de l'écriture du trauma transgénérationnel. Que signifie dans ces conditions être aux prises avec l'horreur d'une mémoire hébétée ? Comment la mise en abîme de la transmission signale-t-elle un mouvement double de destruction et d'émergence ?

Le psychanalyste Serge Tisseron soutient que l'intégration psychique des traces d'événements non symbolisés dans une génération peut avoir lieu chez les membres des générations suivantes⁵. Janine Altounian va dans le même sens lorsqu'elle écrit « qu'il faut au moins deux générations pour intégrer un tel traumatisme [génocide] : la première le renie pour l'épargner vainement à la seconde, qui doit, elle, le reconstituer à partir de la négation même, afin qu'un véritable travail d'intégration puisse s'amorcer⁶ ». Dans le contexte actuel des déplacements et des migrations de

3. Janine Altounian, *L'intraduisible. Deuil, mémoire, transmission*, Paris, Dunod, 2005, p. xv.

4. Pierre Fédida, « Préface », dans Janine Altounian, *La survivance* [...], p. viii.

5. Serge Tisseron, *Le psychisme à l'épreuve des générations* [...], p. 137.

6. Cité dans Jacques Ascher, « Ceux qui disent la vérité... » [...], p. 128.

masse, comment repenser la question de la transmission sur le mode du transfert plutôt que de la filiation ? Comment les héritages transgénérationnels s'inscrivent-ils et s'institutionnalisent-ils sur le plan de la reconstruction de la subjectivité chez les descendants des populations qui constituent des altérités « semblables » ? Ici, Janine Altounian prête une attention particulière et accorde une place privilégiée aux rapports des héritiers de la survivance avec les autres, c'est-à-dire, avec le pays d'accueil et ses institutions respectives, comme elle l'explicite dans le chapitre qu'elle a signé dans le présent ouvrage.

Ce ne sont là que quelques-unes des questions que nous a inspirées l'œuvre de Janine Altounian. Si son œuvre met en place une réflexion féconde sur la culture et le psychisme ainsi qu'autour de l'interaction fondamentale entre ces deux univers, nous souhaitons que les diverses lectures, les différents passages de son œuvre, rassemblés ici sous le titre *La survivance en héritage*, puissent offrir un livre avec de nouvelles perspectives sur les stratégies de survivance aussi bien que sur les fondements de la pensée de Janine Altounian.

Simon Harel
Nellie Hogikyan
Michel Peterson



PREMIÈRE PARTIE

INSCRIPTION. ADRESSES, LETTRES ET TRACES



CHAPITRE 1

Inscrire l'effacement d'une place dans le monde

JANINE ALTOUNIAN

J'ai été invitée par le professeur Simon Harel à l'Université du Québec à Montréal du 3 au 8 mars 2008 pour une série de conférences¹ suivies d'une table ronde autour de la transmission de l'héritage traumatique². La semaine se termina par un « Entretien libre » sur mon livre *La survivance*³, organisé à la Société psychanalytique de Montréal par David Benhaïm⁴, et un entretien à l'émission *Vous êtes ici* de Patrick Masbourian⁵. L'aide de Nellie Hogikyan qui me guida lors de ces journées me fut précieuse car j'avais accepté cette invitation, refusée la première fois au lendemain du 11 septembre, avec une certaine réticence.

Très marquée, en effet, par l'angoisse familiale du déracinement et de l'exil, je n'aime pas les déplacements qui m'éloignent du seul lieu où mes

-
1. Dont une dans le cadre des journées d'études placées sous la direction de la chercheuse postdoctorante Nellie Hogikyan.
 2. Avec Janine Altounian, David Benhaïm, Claudie Gagné, Arpi Hamalian, Simon Harel et Nellie Hogikyan.
 3. *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000 ; 2003 (réimpr.).
 4. L'entretien se déroula, entre autres, avec les psychanalystes David Benhaïm, Patrick Cady, Jacques Mauger et Jacques Vigneault.
 5. Émission du 7 mars 2008 à Radio-Canada : <http://www.radio-canada.ca/radio/vousEtesIci/dossiers.asp?idDossier=98546>

parents, survivants du génocide arménien de 1915, trouvèrent refuge dans les années 1920 et où moi-même, me protégeant contre les effets mélancolisants d'une remontée dans la mémoire, je cherche un ancrage suffisamment sécurisant pour accueillir, sans y sombrer, les traces d'un héritage détruit. Il est d'ailleurs évident que ce sont bien les souvenirs inconscients de ce premier déplacement violent à l'origine de mes jours qui ont influencé mon travail et l'ont déterminé au point de le pousser à rechercher justement les avantages qui restent, désormais, à tirer de ce destin incontournable de *déplacé*.

Ce fut probablement ma réticence aux déplacements qui réapparut une nouvelle fois en moi sous la forme d'un étonnement sceptique à l'égard d'une seconde invitation de Simon Harel, cette fois-ci à contribuer à un ouvrage qui se constituerait précisément du croisement des hypothèses que j'avais avancées au cours de ce séjour à Montréal et de vos propres questionnements de citoyens québécois. Je ne croyais guère au rapport qui pouvait bien s'établir entre la condition psychosociale – très peu connue pour moi – de vos immigrants anciens ou actuels, de vos descendants d'Amérindiens à l'extermination refoulée et celle d'une héritière de survivants au génocide arménien de 1915 travaillant l'inscription de cet héritage traumatique dans le monde politico-culturel de son « pays d'accueil », la France.

Pourtant, dès les premiers contacts de l'accueil amical rencontré parmi vous, dès la curiosité qu'ils éveillèrent en moi, je pressentis qu'il devait y avoir des interrogations communes et des divergences intéressantes à relever dans ces deux configurations psychiques de transplantation lors d'une immigration provoquée, dans la plupart des cas, par les violences de l'Histoire.

Le hasard d'une parution récente vint me le confirmer. Dans sa préface à *Demain ma vie*, de Berthe Kayitesi⁶, Catherine Coquio écrit :

Janine Altounian, auteur d'ouvrages sur la « survivance » et le deuil post-génocidaire, disait⁷ ce que lui évoquait, à elle, fille d'Arméniens exilés en France, la situation rwandaise :

« Un héritage traumatique ne se met à *parler* pour ouvrir une échappée hors de l'emprise des souvenirs de violence que *déplacé* dans le temps et l'espace

6. Berthe Kayitesi, *Demain ma vie. Enfants chefs de famille dans le Rwanda d'après [...]*.

7. Au colloque de l'association *Ibuka* (« Souviens-toi ») sur la réparation du crime de génocide, Sciences Po, Paris, 14 juin 2008.

culturel des tiers. Cette situation n'est-elle pas barrée chez les survivants du génocide des Tutsis contraints de vivre parmi leurs anciens bourreaux ?

Pour transmettre le scandale de ce qui s'est vécu, et la mémoire de leurs proches assassinés [...], les survivants en seraient alors réduits à rechercher, dans un excentrement, l'espace de médiation des institutions politiques des pays qui furent impliqués dans le génocide. Celles-ci, censées se prêter en démocratie à une vérification, autoriseraient à penser que si le Tiers fut compromis, tous ses membres ne le furent et ne le sont pas⁸. »

[...] Le propos de Janine Altounian s'applique très justement à Berthe Kayitesi. Pour elle, c'est au Canada que ce livre a pu être écrit, dans un pays différemment pris dans l'espace francophone : l'hypothèque politique y est moins lourde qu'en France, même si les milieux négationnistes y sont actifs, liés à la présence d'exilés impliqués dans le génocide⁹. Le départ au Canada a pleinement joué cette fonction de « déplacement », et le pays d'adoption a rempli son office de « tiers » – dont le récit réfléchit l'ambiguïté.

Plusieurs échanges qui eurent lieu pendant mon séjour me fournirent en outre des éléments de comparaison entre mon héritage de « Française d'origine arménienne » et celui de certains de vos habitants du Québec. Je vais les rapporter en guise d'introduction à mes hypothèses sur la nécessité salvatrice d'un déplacement pour symboliser un héritage dont la place a été effacée ou jamais inscrite dans le monde. Il s'agit en somme de reprendre à son compte le *déplacement* catastrophique initial afin qu'il soit assumé, exploité et non plus subi, ce qui dépend évidemment de la possibilité qu'en offrent les lieux et institutions politiques où ont échoué les *déplacés*.

Lorsque pendant la discussion qui suivit l'exposé de Martine Batanian¹⁰ : « *Mardin* : le retour au Nom/retour du Nom », je m'étonnais

8. L'intervention s'intitule : « Seul le 'déplacement' pourrait ouvrir un quelconque espace de vie aux Survivants ». La suite de la citation est donnée par Catherine Coquio : « On pourrait donc les interpeller afin de rencontrer en eux des répondants eux-mêmes intéressés par la 'désidentification' (Jacques Rancière) d'avec les impostures des falsifications officielles. Cette interpellation se trouve évidemment favorisée ou entravée par les conditions sociopolitiques que les pays tiers sont en mesure ou non d'offrir aux héritiers. » (Catherine Coquio, note n° 7, « Préface », dans Berthe Kayitesi, *Demain ma vie* [...], p. 312.)

9. Et même si récemment encore, les formulaires de demande de visa imposaient aux Rwandais de faire figurer la mention de leur identité ethnique – alors que la carte d'identité ethnique n'a plus cours au Rwanda depuis 1994.

10. Martine Batanian, étudiante au doctorat, Département des lettres françaises, Université d'Ottawa, fit cet exposé lors des journées *Le Père : diaspora, nation et transmission*, les 4 et 5 mars 2008, sous la direction de Nellie Hogikyan en collaboration avec Simon Harel.

de l'importance des questions identitaires chez les Arméniens du Québec alors que l'essentiel, pour moi, résidait dans le combat politique contre le déni de l'État turc et l'oubli des violences aux origines de notre propre vie, celle-ci me fit justement remarquer que mes écrits témoignaient en fait d'une assurance quant à mon identité d'Arménienne tandis que pour les Arméniens du Québec, issus la plupart du temps d'une première transplantation de survivants dans un pays du Moyen-Orient, l'identité était à retrouver ou à reconstruire. Je pris alors conscience, pour la première fois, que le privilège de ma double appartenance de « Française d'origine arménienne » provenait d'un double mouvement qui habitait mon enfance : celle-ci s'était nourrie des traces d'un pays et d'une culture portés nostalgiquement par une famille dont les morts restaient certes abandonnés aux déserts, mais qui avait pu psychiquement sauvegarder et transmettre leur mémoire dans une sorte de dévotion marrane, grâce à la laïcité indifférente d'un « pays d'accueil ». J'avais de plus bénéficié, pour ma part, de ses écoles que j'avais fréquentées avec curiosité et aimées car elles me dispensaient les plaisirs d'une altérité hélas inconnus dans le huis clos familial. Ce pays centralisateur et jacobin qu'avait été la France des années 1920 offrait paradoxalement à ces rescapés d'un Orient meurtrier la possibilité d'une intégration sans assimilation, malgré ou à cause de sa radicale différence d'avec ce à quoi ils avaient échappé. Au sein de cette intégration devenue impossible de nos jours, ils pouvaient abriter, entretenir les restes vivaces d'un passé détruit.

Quant à la priorité que j'accordais au combat politique, la remarque pertinente d'Arpi Hamalian¹¹ vint, à ma grande surprise, me confirmer totalement l'existence du facteur qui signait cette double appartenance et engendrait ses avantages. Avec la malice de qui a su démêler une apparente contradiction, la sociologue dit avoir constaté, lors de ses séjours chez les Arméniens de France, qu'« ils *se pensaient* Français » et qu'en tant que tels, ils avançaient naturellement leurs revendications d'Arméniens dans un pays où régnait encore une certaine démocratie. Je fus frappée par la justesse d'observation et l'esprit de synthèse de cette formulation concise et péremptoire.

* * *

11. Arpi Hamalian (Université Concordia) fit cette observation lors de sa participation, le vendredi 7 mars 2008 (UQAM), à la « Table ronde autour de *La transmission de l'héritage traumatique* » (http://www.er.uqam.ca/nobel/conflic/index.php?lang=fr&cp_id=74).

Après cette introduction, mon exposé va se servir de l'exemple d'un événement éditorial récent pour montrer en quoi mon parcours m'a amenée à avancer l'hypothèse que les héritiers d'un exil violent se doivent d'effectuer un *déplacement* culturel, linguistique et politique afin d'inscrire dans le monde la place effacée de leur histoire et se l'approprier psychiquement. Cet exemple, disons, paradigmatique pour un Arménien de France de ma génération vous permettra de confronter ses conditions de possibilité à celles que vous connaissez au Québec. La confrontation devra toutefois tenir compte de ce que ce parcours fut précisément *privilegié*, qu'il ne peut valoir pour les conditions d'existence scandaleuses que la France actuelle offre aux descendants d'émigrés-pourchassés de différents territoires meurtriers alors que ceux-ci rencontrent peut-être actuellement un accueil différent chez vous.

Avant d'aborder toutefois la présentation optimiste de mon cas, j'aimerais justifier brièvement cette hypothèse de la nécessité du *déplacement* symboligène et fécond en me référant à la pensée du philosophe Cornelius Castoriadis qui met en lumière l'ambivalence caractéristique de l'Occident et la désigne comme son trait spécifique :

Je ne dis pas que tout cela efface les crimes commis par les Occidentaux, je dis seulement ceci : que la spécificité de la civilisation occidentale est cette capacité de se mettre en question et de s'autocritiquer. Il y a dans l'histoire occidentale, comme dans toutes les autres, des atrocités et des horreurs, mais il n'y a que l'Occident qui a créé cette capacité de contestation interne, de mise en cause de ses propres institutions et de ses propres idées, au nom d'une discussion raisonnable entre êtres humains qui reste indéfiniment ouverte et ne connaît pas de dogme ultime¹².

Pour les héritiers de rescapés miraculeusement transplantés d'une partie du monde exterminateur à cette autre partie qui, ayant fermé les yeux sur l'élimination des leurs, leur offre ensuite un lieu où il leur devient paradoxalement possible de rester *démocratiquement* vivants, il s'agit précisément d'exploiter cette ambivalence de l'Occident. Comme ils portent les traces d'une extermination effectuée dans le silence d'un monde impuissant ou complice et sous le coup d'une violence en deçà de tout conflit, exploiter cette contradiction constitue une élaboration qui ne peut s'accomplir qu'à l'aide de déplacements, de métissages instaurateurs de tiercéité, donc grâce à l'existence de tiers garants démocratiques susceptibles d'accueillir l'expression des ambivalences et du conflit car, pour reprendre

12. Dans « Un monde à venir », entretien avec Cornelius Castoriadis [...], p. 6.

mes propres mots cités par Catherine Coquio : « si le Tiers fut compromis, tous ses membres ne le furent et ne le sont pas ».

Un tel travail de subjectivation au long cours n'étant donc pas tributaire du seul travail intrapsychique, il se trouve favorisé ou entravé par les conditions sociopolitiques que le lieu de vie des héritiers est en mesure ou non d'offrir à ses propres citoyens. On n'ignore pas combien celles-ci sont compromises par la crise actuelle de ces fonctions de cadre et de garant que devrait assurer le champ socio-culturel des pays d'accueil sur lequel s'étaye nécessairement, comme l'explique René Kaës, toute transmission¹³. Chez un héritier de survivants de meurtres collectifs, en effet, la subjectivation de son histoire en interaction avec les événements historico-politiques actuels peut difficilement se faire dans un environnement socio-politique qui ne lui offre pas une telle médiation d'instances tierces, c'est-à-dire un tel étayage favorisant la distanciation d'avec son héritage traumatique. Par contre, la présence, devenue actuelle, de certains tiers qui lui accordent maintenant un espace de parole va lui permettre quelque peu de dénoncer, après coup, cette absence autrefois de tout tiers, laquelle avait de fait abandonné les siens au pouvoir absolu d'un État criminel. Le recours à cette médiation représente d'ailleurs le seul rempart contre les intégrismes stériles et dévastateurs.

* * *

Voici donc l'exemple pittoresque et quasi miraculeux d'un *déplacement* à tous les sens du mot – spatio-temporel, générationnel, linguistique, géographique, culturel, catégoriel – aboutissant à la création d'une *place* pour un document écrit probablement en 1920 par un survivant du génocide arménien de 1915. Demeuré longtemps inconnu de sa fille à qui rien n'en fut dit, il vient d'accéder, seulement en avril dernier, à la pleine portée de son message grâce à l'accueil fait au travail de son héritière par les institutions républicaines d'un pays où le scripteur du document, irrémédiablement *déporté* de son lieu de vie, se vit *déplacé* mais vivant.

Je présenterai d'abord ici l'itinéraire migratoire de cette étrange transmission au cours de laquelle j'ai pu hériter d'un récit sans assignataire, sorte de *bouteille à la mer jetée* par un père, un legs perçu, recueilli, traduit et publié d'abord en 1982 par la fille que je suis, donc une soixantaine d'années plus tard, à la faveur d'un événement politique. Il vient de clore

13. Dans ses travaux sur les lieux et fonctions transsubjectives et notamment dans « La transmission de la vie psychique et les contradictions de la modernité » [...], p. 23-35.

le parcours de ses *déplacements* insistants et répétés 90 ans après sa rédaction, au sein d'un ouvrage collectif¹⁴ regroupant des psychanalystes à l'écoute des traumas de l'Histoire.

L'expression « au sein d'un ouvrage collectif » est à prendre ici à la lettre car non seulement le *portage* de six chercheurs et amis accompagne, soutient le témoignage de ce manuscrit devant le monde, mais sa traduction, version dans laquelle ce récit avait jusque-là été publié, se double ici du fac-similé de sa version originale, rédigée en langue turque et transcrite en caractères arméniens. Il convient de préciser que ce fut l'éditeur lui-même, en l'occurrence le directeur des Presses Universitaires de France, qui souhaita la reproduction intégrale de ce manuscrit à laquelle je n'aurais, moi, évidemment pas osé penser, que j'aurais encore moins osé réclamer dans une édition « universitaire » où le rédacteur de ces terribles pages voisines avec les textes freudiens¹⁵ dont je suis depuis 1970 co-traductrice. Je rapporterai même les circonstances dans lesquelles Michel Prigent décida le *placement* de ce manuscrit-relique parmi les publications des vivants de notre monde.

Au cours d'une négociation visant à obtenir une rétribution particulière au traducteur pour les innombrables notes dont il avait su accompagner ce texte illisible pour un néophyte, je montrai à l'éditeur une photocopie de l'original afin de le convaincre du niveau de compétence requis pour un tel travail. À la vue du document dont il n'imaginait sans doute pas le degré d'étrangèreté, il réagit tout de suite en disant : « Il faut faire passer l'émotion, imprimer le fac-similé de cette écriture sur la couverture ! », puis après quelques instants : « Nous allons publier tout le manuscrit en fac-similé ! ». Je compris alors que ce « passage de l'émotion » spontanément désiré par l'éditeur créait une *place* inédite à la mémoire de Vahram Altounian, c'est-à-dire à celle de tous les déportés dont la mise à mort était consignée dans ses lignes. Il réitérait étonnamment à mes yeux l'accueil que ma persévérance avait eu la chance de rencontrer dans une certaine France républicaine, hélas en voie progressive de disparition. L'éditeur voyait certes dans cette publication une opération financièrement

14. Vahram et Janine Altounian, *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Vahram et Janine Altounian, avec la contribution de Krikor Beledian, J.-F. Chiantaretto, M. Fraire, Y. Gampel, R. Kaës, R. Waintrater, Paris, PUF, 2009.

15. Les *Œuvres complètes de Freud* sont en cours de publication aux Presses universitaires de France. Dix-sept volumes ont paru depuis le premier en 1988. Voir également Janine Altounian, *L'écriture de Freud. Traversée traumatique et traduction*, Paris, PUF, 2003.

intéressante, mais son initiative n'en relevait pas moins d'une attitude politique propre à une certaine démocratie, dont j'avais partagé les acquis bénéfiques dans mon apprentissage à L'École de la République¹⁶.

Ce texte-relique se présente ainsi au lecteur, entouré de la studieuse attention de six figures tutélaires dont, en dehors de sa fille, son traducteur et cinq psychanalystes. De plus, l'autonomie à laquelle il accède en devenant ainsi objet de leur élaboration, tout comme le statut d'auteur, attribué par l'éditeur à son chroniqueur, le libèrent définitivement de moi et moi de lui. Grâce à ce *déplacement* absolu de son contenu dans un contenant inédit, je peux considérer un tel acquittement de ma dette à son égard comme une réponse au don que m'a fait quinze ans avant ma naissance, l'auteur de ce texte et l'auteur de mes jours, un don me rendant possibles une reconstruction et une subjectivation aussi bien de mon histoire que de son histoire après-coup.

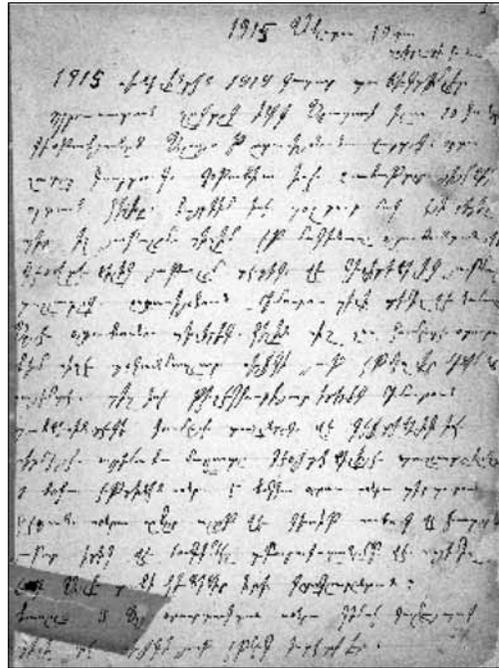
Ce *Journal de déportation* intitulé *Tout ce que j'ai enduré de 1915 à 1919*, un manuscrit sans assignataire, abandonné au hasard de son destin au fin fond d'une armoire, connu bien des avatars depuis le temps où il fut rédigé jusqu'aux effets de ses traces dans ma vie consciente. Mais avant de restituer ces différents *déplacements*, j'aimerais d'abord citer la description très suggestive qu'en fait son traducteur, Krikor Beledian :

Le manuscrit [...] est un cahier d'écolier. Les trente-quatre pages sont foliotées et remplies d'une écriture serrée jusqu'à la page 24 qui finit par se relâcher à la fin. Sauf la dernière, chaque page comprend 19 lignes. Il y a peu de ratures ; quelques esquisses de mots mais biffés, signes d'hésitation. On peut penser que le texte a été écrit d'une seule coulée, probablement en quelques séances. Aux pages concernant le récit sont jointes, notées au crayon, diverses listes d'objets achetés ou vendus avec leurs prix correspondants. Elles sont datées de la fin de 1919. Le souci méticuleux de tout enregistrer par écrit est absolument remarquable. Selon toute vraisemblance, il s'agit d'un compte-rendu aux autres membres de la famille, aux frères aînés, des dépenses effectuées avant de quitter Constantinople pour la France. Dans les trois dernières pages du *Journal* sont transcrits en caractères arméniens les nombres arabes de 1 à 100.

Le récit est fait en langue turque, dans cette espèce de dialecte parlé par un certain nombre d'Arméniens ayant vécu en Anatolie Occidentale et Méridionale comme Bursa, Izmit, Kayséri, Konya, Adana, etc. Cette langue, nous l'avons entendue pendant notre enfance et c'est bien cette familiarité qui

16. Voir « L'École de la République, jadis 'mère adoptive' pour les sinistrés, l'est-elle encore ? » [...] . Voir également *L'intraduisible* [...], p. 128 et *sq.*

nous a incité à entreprendre la traduction d'un texte analogue aux récits d'autres rescapés du génocide¹⁷.



Première page du manuscrit

I

Avant d'être *déplacé*, expulsé hors de l'espace du secret familial, voici d'abord quel fut le mode de présence de ce document au sein d'une famille arménienne, revisitée après coup par les perceptions qui émergent lors du travail analytique. La seconde partie de l'exposé portera sur les événements du monde qui rendirent précisément possible cette expulsion.

17. Krikor Beledian, « Traduire un témoignage écrit dans la langue des autres » [...], p. 99.

Je pourrais dire que ce qui émanait de ce document, ignoré bien évidemment de l'enfant que j'étais, « plombait » l'espace de notre vie à la maison, l'enracinait dans le souvenir d'événements incroyables et pourtant réels qui se profilaient, à notre insu, dans le cadre ou l'arrière-plan de notre quotidien. Ce que nos survivants exilés avaient vécu habitait clandestinement leur mémoire, leur servait de repères identifiants pour les guider lucidement en terre étrangère, les assurer même, tel un solide harnachement, contre les risques d'une insouciance trompeuse, les tentations d'un repos sans lendemain. Je vivais dans une atmosphère lourde, grave et trop peuplée où se sentait la proximité d'un grand malheur auquel *on* avait certes échappé, mais qui parvenait jusqu'à moi et me tenait loin du temps et des climats rencontrés *au dehors*, à l'école. Une menace inconnue qui avait autrefois dangereusement pesé sur les parents, là-bas d'où ils venaient, était toujours présente. Pourtant cette situation d'une densité sans équivalent *au dehors* m'apparaissait naturelle, allant de soi chez tous ceux qui venaient chez nous ou chez qui nous allions. Une sourde anxiété, étouffée par un acharnement au travail – travailler sans répit pour se sortir de là, combattre une sensation d'insécurité, toujours là, invisible –, affleurait en des allusions à un temps et des lieux qui avaient bien dû exister pour *eux* mais qui, à moi, me semblaient inactuels, inaccessibles, mythiques. C'était cela, pour moi, la famille. À la différence de certains enfants d'« immigrants », je n'ai jamais ressenti de honte à avoir cette famille-là mais au contraire une secrète fierté.

Dans un souvenir très lointain, un *souvenir-écran* probablement, mon père raconte, le soir, aux amis en visite à son atelier de tailleur, les hécatombes de cet autre monde qui m'est inconnu et que je découvrirai plus tard dans son *Journal*. Mais, outre le fait qu'il les raconte en turc, une langue que je suis censée ignorer¹⁸, puisque à moi on ne parle qu'arménien, ces moments ne parviennent pas à ma mémoire comme m'ayant été douloureux : j'y entends une parole de dignité, une parole vivante, et non ce silence anonyme, tapi autour de moi. Cette parole incarnée suscite même un certain plaisir : celui d'imaginer un ailleurs du père. Dans l'enveloppement rassurant d'une veillée conviviale parmi ceux de cette même « famille » de survivants, la petite fille œdipienne écoute le narrateur, resté bien vivant quoique très lointain pour elle. Elle l'écoute avec confiance, comme s'il racontait les péripéties d'une épopée d'où il serait sorti vainqueur. Sans

18. Dans de nombreuses régions de l'Empire ottoman, les Arméniens étaient turcophones. Voir Krikor Beledian, « Traduire un témoignage écrit dans la langue des autres » [...].

doute est-elle à l'écoute d'un bon conteur. D'où, je suppose, son investissement futur des mots et de la langue.

De ces moments où se commémoraient le pays, les proches, l'avenir perdus, il ne m'est resté que des sensations d'intimité partagée. Il n'y avait, dans ces récits, aucune complaisance pour les scènes d'horreur mais la sobriété d'un compte-rendu rapportant les étapes mortelles d'une aventure humaine : continuer à vivre dans un monde inhumain. Ce que j'ai retenu – le reste ayant été, à l'évidence, refoulé – rappelle paradoxalement des images qui durent me faire rêver : pérégrinations en chameau, retrouvailles homériques avec des habitants du Pays en quête de parents ou de pain, savoir-faire familiers des bédouins voulant écarter le feu qui s'approchait du campement. Je me souviens aussi, vaguement, de la sensation de bonheur avec laquelle mon père esquissait le geste de sa mère faisant du pain lorsque, enfin sauvés, ils purent pour la première fois se procurer de la farine à Alep. Son plaisir au geste maternel donne sans doute tout son sens à ce que cet homme disait parfois à la fin de nos repas : « aujourd'hui encore nous avons pu manger ! ».

Je dirais donc en plongeant dans les limbes d'une vie sans existence que le contenu de ce manuscrit paternel m'englobait, j'y étais immergée et je ne vivais guère consciemment, en *sujet*, ces épisodes des origines de ma famille. Être en famille, c'était pour moi avoir cette famille-là, portant le poids de toute la peur rétrospective des veuves endeuillées en visite chez ma grand-mère maternelle¹⁹. J'ai partagé mon enfance entre la blessure de ce rapport au monde et l'école laïque française que j'aimais parce qu'elle me libérait de l'enfermement familial, m'apprenait à penser par et pour moi-même, à aimer les mots de la pensée et à oublier pour quelques heures un foyer où la joie de vivre n'était guère à l'ordre du jour.

* * *

C'est peu à peu, lors d'une première analyse commencée en 1968, que ces personnages envahissants, endeuillés par de multiples liens rompus, ces scénarios dramatiques et disparates, mon rapport ambivalent à ces attachements ont pu opérer un premier *déplacement* en se dégageant peu à peu de la gangue de sensations où ils étaient enterrés, à vrai dire enterrés vivants. Les personnes et les idées bien dessinées avec leurs propres contours, la perception de mes intérêts personnels, la perspective de choix prometteurs, c'est à l'école que je les ai découvertes. Mais ce que j'évoque à présent de

19. Voir Janine Altounian, *La survivance* [...], p. 2.

cette vie à la maison, je n'aurais pu à l'époque l'exprimer en aucune manière. Seul le travail analytique a su en exploiter les quelques rayons de lumière dont j'avais gardé la chaleur. Pendant la cure, j'ai commencé à discerner, à pouvoir penser la condition de ma famille et celle qui avait été la mienne jusqu'alors. J'ai voulu lire des livres sur les événements historiques qui nous avaient amenés là et puisque mes parents avaient été très peu scolarisés – différents en cela des enfants survivants recueillis dans les orphelinats –, j'ai voulu connaître les Arméniens cultivés et politisés de Paris.

En 1978, explorant le milieu intellectuel arménien, « il me vint à l'idée²⁰ » – peut-être à cause de l'angoisse que diffusait ce savoir inopérant – que ma mère avait un jour mentionné avec quelque indifférence un manuscrit laissé par mon père, décédé huit ans auparavant. Je voulus le voir, elle alla le chercher.

Mais alors : que pouvait-on bien faire de cet objet redoutable, sacré ? Avais-je le droit de toucher à ce petit cahier si fragile ? Pour qui avait-il été écrit ? À quelle fin ? Dans quelles circonstances, quelle disposition d'esprit ? Par quel hasard avait-il été conservé depuis tant d'années ? À qui poser ces questions ? L'absence de toute médiation pour accompagner, pour *déplacer* et introduire au monde des vivants ces feuilles angoissantes ne reproduisait-elle pas l'absence de tout protecteur auprès des orphelins qui, dans les déserts, avaient survécu à l'extermination de leurs parents ? Ce cahier, un orphelin lui aussi, m'interrogeait, me demandait de me charger de lui. J'en avais peur comme d'une météorite tombée d'une autre planète mais j'en avais aussi pitié, je ne devais pas le laisser ainsi, inerte, seul dans un tel vide acoustique, muet.

Je me mis en quête d'un traducteur. Ce ne fut guère facile : le manuscrit était écrit en caractères arméniens mais en langue turque²¹. Il requérait donc plusieurs compétences et une aptitude à se *déplacer* de l'une à l'autre. Pour rendre compte du bouleversement psychique que produisit en moi le *travail* du traducteur/accoucheur, j'aimerais m'arrêter ici sur ce type de *déplacement* topique qu'opère toute traduction et qu'exprime si bien l'affixe über des termes allemands correspondant en français à « traduire » : über-

20. Au sens exact du *Einfall* freudien, traduit dans les CECF/P, PUF, par « idée incidente » ou « idée qui vient ». À cette occasion, j'ai vraiment fait l'expérience de ce sens freudien du terme : l'*Einfall* serait, littéralement compris, l'idée qui tombe (*fallen* = tomber) en vous (*ein* = particule indiquant « l'entrée dans »).

21. Voir Krikor Beledian, « Traduire un témoignage écrit dans la langue des autres » [...].

setzen, übertragen = placer, porter de l'autre côté, ailleurs, soit **transposer** dans un autre système ce qui était exprimé dans un premier ; d'où, en psychanalyse, le phénomène appelé « **transfert** » (*Übertragung*) qui désigne le *déplacement* sur la personne de l'analyste des affects, par exemple, de l'enfance de l'analysant ; d'où également, dans les disciplines artistiques, le sens du verbe « **traduire** », soit **transposer** dans une autre forme artistique ce qui existait dans une première. Par exemple, sur un bloc de noyer, bien plané, l'artiste trace à la plume la composition que doit *traduire* le graveur.

Prenant donc connaissance de la version traduite de cet écrit paternel, je découvris brutalement ce que le *déplacement* en « un autre système », « une autre forme » révélait de ces pages énigmatiques. Je déchiffrai en français ce qu'avait écrit cet homme que j'avais peu connu mais que je reconnaissais en tous points dans ses lignes et basculai dans un état de suspension sans repères, une sorte de déréalisation qui me précipita dans une seconde analyse. Si ce passé terrifiant du parent survivant, pressenti à la maison, vécu en une sorte d'irréalité prudemment séparée de soi par clivage se présente à distance de lecture, écrit noir sur blanc dans la langue qui vous a appris la poésie et la pensée, sa réalité vous saute à la figure et c'est alors un effondrement où s'impose violemment à votre conscience ce qui relie votre temps présent à celui qui a connu ce versant hors humanité du monde, très peu d'années avant votre naissance, infiniment près de vous.

L'acte fondateur de scripteur qui avait animé mon père détermina certes, à son insu, la transmission ultérieure de sa mémoire et une sorte de réorganisation du monde pour sa fille mais je doute que ce geste producteur d'un récit n'ait jamais été chez lui conscient de ses effets. Ce lieu de résistance où il recensa les épreuves mortelles pour ne pas les oublier contribua probablement à les enfermer loin de lui. Seulement, si l'on considère que les morts sans sépulture des charniers du monde sont en attente d'une *place* pour pouvoir habiter pacifiquement la mémoire de leurs héritiers, je me suis demandé si l'inhumation de justesse de la dépouille de son père et l'exécution sommaire de ce rituel – « creuser une fosse » et y introduire la parole du « prêtre » – n'avaient pas constitué, pour l'adolescent d'alors, un très rare privilège lui ménageant l'espace psychique où il put ultérieurement, en chroniqueur de cette mise en terre, la *déplacer* en la mettant en mots. Michel de Certeau ne définit-il pas « la narrativité qui enterre les morts comme moyen de fixer une *place* aux vivants²² » ?

22. Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire* [...], p. 118.

II

En réalité ce fut un événement politique qui provoqua véritablement le *déplacement* violent de ce manuscrit, son expulsion hors du champ de l'intime. Il vint totalement confirmer l'influence capitale des événements actuels du monde sur la relation au passé des héritiers d'une histoire traumatique qui ont à la métaboliser dans leur présent. Un incident politique : la prise d'otages au consulat de Turquie en septembre 1981 qui, pour la première fois, fit parler de notre histoire autour de moi, me décida effectivement en 1982 à publier ce manuscrit, désormais disponible en traduction française. Je sentis que mon père aurait approuvé cet acte s'il avait été accompli de son vivant. En retrouvant le souvenir très diffus du plaisir de résister avec lequel il racontait à ses amis la prise de la Banque ottomane à Constantinople en 1896, j'ai dû m'identifier spontanément à la satisfaction avec laquelle il évoquait cet exploit dont il était fier. Je me sentis alors le droit de sortir cette relique de sa clandestinité protectrice et de transgresser le tabou qui l'entourait. *Les Temps Modernes* qui avaient déjà accueilli trois articles de moi²³ acceptèrent également celui-ci²⁴, accompagné d'une postface explicative et de notes indispensables que son traducteur voulut bien établir²⁵.

-
23. « Comment peut-on être Arménien ? » ; « Une Arménienne à l'école », *Les Temps Modernes*, août/septembre 1977, n° 373/374 ; « À la recherche d'une relation au père, soixante ans après un génocide », *Les Temps Modernes*, décembre 1978, n° 389 (repris dans « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* » [...], respectivement p. 37 et 55). Ce dernier article constitue en réalité un travail « de couverture » : j'avais été très fortement ébranlée en lisant le livre de Michael Arlen (*Embarquement pour l'Ararat. À la recherche d'une identité arménienne*, Gallimard, collection Témoins, 1977) par les analogies entre le père de l'auteur et le mien. Ne pouvant encore aborder le manuscrit de mon père dont je venais de découvrir la version traduite, j'ai travaillé le texte d'Arlen.
24. Janine Altounian, Vahram Altounian et Krikor Beledian, « Terrorisme d'un génocide » / « Tout ce que j'ai enduré des années 1915 à 1919 » (introduction de J. A. au *Journal* de V. A. traduit, annoté et postfacé par Krikor Beledian), *Les Temps Modernes*, février 1982, n° 427. Ensemble repris dans « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* » [...], p. 81-118.
25. Non seulement la transposition linguistique de ce *Journal* constitue un « travail » de mise au monde, mais ses notes de lecture qui insèrent le témoignage dans son contexte géographique, historique, culturel, en apportent un cadrage à bonne distance de lisibilité. Le travail de Krikor Beledian, universitaire mais, par ailleurs, écrivain et poète de langue arménienne, riche de connaissances inépuisables quant à la culture et l'histoire des Arméniens, transfère dans une réalité de langage un récit qui, s'il n'était pas contenu par ces repérages spatio-temporels, échapperait au champ symbolique de la communication.

De mon côté, j'écrivis une petite introduction au texte paternel où se profilait déjà la scène du souvenir-écran rapporté plus haut :

Je retrouve dans ces pages une partie des récits qui ont peuplé mon enfance et celle de tous les Arméniens de mon âge. J'aimais passionnément écouter mon père, ses évocations brusquement évasives jetaient un voile sur les images insoutenables, mais la fermeture de son regard, la réticence de ses gestes, l'émotion secrète et la détermination de sa voix me parlaient d'un ailleurs qu'il avait, avant d'y être terrorisé, innocemment aimé. J'y entendais la nostalgie d'un pays dont il avait été, à jamais, arraché, abandonnant là, avec « nos maisons » et le corps du « père » enterré de justesse, les rêves de sa jeunesse, les racines de sa vie. Lorsque la distance entre la reconquête de chaque lecture refoule suffisamment l'afflux de l'émotion, pour donner place en moi à la lectrice profane et curieuse, je comprends le vif plaisir que je prenais enfant, à écouter l'auteur de ce journal, revivre étape après étape cette épopée d'où je suis, malgré tout, née. Il y avait quelque chose d'exaltant à ce que la vie – épouvante, humble nourriture encore une fois partagée au marché aux couleurs d'espoir – soit une implacable aventure à déchiffrer et que survivre à l'oppression fut pour nous tous, Arméniens, un impératif incontournable²⁶.

En voici un extrait :

Six jours plus tard, le jour du décès de mon père, ils ont de nouveau déporté. De nouveau ils se sont mis à battre ma mère. Nous deux frères, nous pleurons. Nous ne pouvions rien faire, ils étaient nombreux comme une meute de chiens. Ils ont dit à ma mère : « Ton malade est mort ». Et ma mère : « Nous partirons quand nous aurons enterré le mort ». Ils ont répondu : « Non, vous ferez comme les autres ». Les autres, en fait, abandonnaient les morts et la nuit les chacals les dévoraient. J'ai vu que ça n'allait pas et qu'il fallait faire quelque chose. J'ai pris un flacon de 75 *dirhems* [1 *dirhem* = 3 g], je l'ai rempli d'huile de rose et je suis allé voir tout de suite le chef du convoi de déportation. Je lui ai dit : « Laisse-nous aujourd'hui, nous partirons avec le prochain convoi avec les autres ». Heureusement il n'a rien dit. Nous sommes restés encore un jour. Nous avons creusé une fosse de deux *archines* [approximativement 75 cm.] et ayant payé cinq *kourouchs* [centimes] au *derder* [prêtre], nous avons enterré mon père. Quinze jours après, la déportation a recommencé²⁷.

Ma famille et moi-même avons été ainsi privilégiées plusieurs fois :

- mon grand-père assassiné avait pu, grâce à la « chance », à la témérité de sa femme bravant les tueurs pour respecter un rituel

26. Janine Altounian, « Terrorisme d'un génocide » [...], p. 83.

27. Vahram et Janine Altounian, *Mémoires du génocide arménien* [...], p. 25.

de l'humanité et à la perspicacité de son fils adolescent, recevoir une sépulture et une prière ;

- ce fils avait eu le courage de consigner scrupuleusement l'histoire de leur déportation ;
- j'avais bénéficié d'une actualité qui m'autorisait à la publier et
- de l'instruction qui me permettait de le faire.

À l'occasion de la « publication » – à tous les sens du mot – de ce manuscrit, qui dotait le tiers démocratique du pouvoir de donner sa portée à l'espace ouvert par l'acte politique, j'ai pu revivre l'expérience salvatrice dont j'avais autrefois bénéficié à « L'École de la République²⁸ ». Avec ses idéaux universalistes, celle-ci ignorait bien sûr l'histoire de la petite écolière arménienne que j'étais, mais – à condition qu'elle se soumette à ses apprentissages – elle accordait « démocratiquement » une *place* à celle qui n'en avait aucune à la maison. Ainsi, il me fut rapporté que le manuscrit avait été qualifié de « texte sauvage » par Simone de Beauvoir et avait fait l'objet d'un certain doute de sa part. Néanmoins, elle le publia. Elle incarnait dans ma vie d'écolière, puis de femme, ces institutrices de l'École de Jules Ferry, « bienveillantes quoique trop assurées²⁹ », plutôt tolérantes à l'égard de ce qui les dépassait.

Une fois reprise en 1990 dans mon premier livre³⁰, cette publication des *Temps Modernes* connut son « dernier » *déplacement* absolument inattendu qui, après un détour par l'Italie, la propulsa en fait vers son ultime destination. Voici comment : À l'occasion d'une semaine de travail en 2007 avec des psychanalystes de Rome, l'une d'entre elles eut le désir de

28. Voir « L'École de la République, jadis 'mère adoptive' pour les sinistrés, l'est-elle encore ? », dans *Les Temps Modernes*, n° 615-616/sept.-oct.-nov. 2001. Voir également *L'intraduisible* [...], p. 128 et *sq.*

29. Voir « Faute de parler ma langue / L'arménien qui me parle, que je ne parle pas », dans « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* » [...], p. 147 : « Arménienne de France, j'avais dû en 1938, comme tant d'enfants de déracinés de nos jours, avec mes quatre ans, mes nattes rousses tressées par maman et mes yeux noirs aux aguets, émissaires du père, franchir le seuil de l'école maternelle, 7 rue de la Jussienne, comme on peut bien à cet âge affronter un pays étranger, menaçant, dont on comprend seulement qu'il est l'unique territoire des jours à venir. Les sombres forêts où sont abandonnées les petites filles des contes débouchent parfois sur de jolies clairières : j'y trouvai ces fées bienveillantes quoique trop assurées, mes institutrices, et devins peu à peu celle qui ne put traduire aux siens, en arménien, aucun de ces affects déchirants ou radieux qui initient au monde, aucun travail de la pensée, aucune évasion de l'imaginaire ».

30. Janine Altounian, « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* » [...], p. 85-115.